

LA RÉPUBLIQUE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

Volume II. No. XVIII.

H. BEAUGRAND, Rédacteur-Editeur.

Le numéro, 10 Cents.

SAINT LOUIS, MO., SAMEDI 6 JANVIER 1877.

ADMINISTRATION.

"La République"

Paraît tous les samedis.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les frais de port sont à la charge de l'éditeur-propiétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne faisons jamais exception à cette règle.

Abonnement.

Un an - - - - - \$4.00

Six mois - - - - - 2.00

Trois mois - - - - - 1.00

Le numéro 10 cents.

Invariablement payable d'avance.

BUREAU DU JOURNAL

520 Pine Street.

ANNONCES.

Une insertion dix lignes ou moins: \$1.00

Dix cents la ligne première insertion

et cinq cents la ligne pour chaque insertion

subséquentes. Payable d'avance. Une

remise libérale sera faite pour les annonces

à long terme.

Toutes correspondances, lettres d'affaires,

lettres chargées, communications, etc.,

devront être adressées à

H. Beaugrand,

Rédacteur-Editeur,

"La République"

St. Louis, Mo.

ST. LOUIS.

CONSULAT DE FRANCE.—Emile Karst,

agent consulaire; bureau, 411 Nord 3e.

CONSULAT SUISSE.—C. F. Mathey, chez

Mermoud, Jaccard & Cie, 4e et Locust.

LOGE MAÇONNIQUE.—Orient Français

No. 167; réunions les 1er et 3e mercredi

de chaque mois à 8 h. du soir, 13 N. 3e;

Vénérable, Ferd. Droz; secrétaire, Ed.

Bohe, 410, Nord 3e.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.

—Réunions du conseil d'administration, le

1er mardi de chaque mois, 411 N. 3e; prési-

dent, Gustave Pierrat; 1er vice-président,

Jacquemin; 2e vice-président, G. Biston;

trésorier, Emile Karst; secrétaire archi-

viste, J. J. Morard; secrétaire-comptable,

Ed. Bohe; directeur, Wm. Surland; com-

missaires: F. M. Allemand, John Bonnet,

M. J. Darcel, H. Verdier, L. Boulanger.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'AIDE MUTUELLE.

—Réunions, le dimanche 15 ou le dimanche

après le 15 de chaque mois à 2 heures de

l'après-midi, rue Market 1014; président,

Julius Belin; 1er vice-président, L. Gahard;

2e vice-président, J. Lafranchi; secré-

taire-archiviste, Jos. A. Droz; secré-

taire-correspondant, Ami F. Ador; tréso-

rier, A. Cabré; secrétaire des finances,

Ed. Bohe. Cette société fait partie de

l'Union Générale des Sociétés Françaises

de Secours Mutuels aux États-Unis d'Amé-

rique.

LE BUREAU CENTRAL de l'Union Générale

pour les années 1876 et 1877 est à St.

Louis; président, J. Williams; secrétaire,

P. Luckner, care of M. V. T. Co.; secré-

taire-adjoint, Louis Fortel. —Assurance

mutuelle sur la vie de toutes les sociétés fai-

sant partie de l'Union sous le contrôle du

Bureau Central.

SOCIÉTÉ ALSACIENNE ET LORRAINE.

—Réunions le 15 de chaque mois chez M. Be-

augrand, 927 Christy Avenue; président, F.

Jacquemin; vice-président, Jules Belin et

M. J. Darcel; secrétaire, Philippe Luck-

ner; assistant-secrétaire, Joseph Fleig;

trésorier, J. P. Besançon; vice-trésorier,

Louis Vetter.

CERCLE PHILARMONIQUE FRANÇAIS.

—Réunions le 3e vendredi de chaque mois,

au No. 1317 5e rue Sud; président,

J. A. Schultz; trésorier, F. M. Allemand;

secrétaire, Raoul Dubois; régisseur, Emile

Boulanger.

En Fumant.

(Pour la République.)

La pipe d'Écumé de Mer.

Celle-là, c'est la pipe de luxe, la pipe distinguée, si l'ose m'exprimer ainsi, celle qu'un personnage de la *Vie de Bohème*, n'hésiterait pas à produire dans le monde. D'ailleurs, elle est excellente et cela suffit. Presque tous les fumeurs en ont une, cadeau précieux de quelque main amie. Ils l'ont reçue toute blanche, translucide et opaline, couchée dans son étui de chagrin doublé de velours; ils ne la fument que dans les grandes circonstances, avec des précautions infinies et des soins quasi respectueux; aussi la teinte brune dont le tabac colore chaque jour d'avantage, s'est-elle uniformément étendue sur son tuyau cylindrique, et forme-t-elle, à la base de son fourneau, une couronne d'une parfaite régularité. On ne la confie pas au premier venu; et l'hôte à qui on en fait l'honneur, doit compter cela pour une marque de déférence ou un témoignage d'amitié.

Beaucoup de fumeurs pourtant ne se sont jamais demandé d'où provient leur pipe préférée, beaucoup ignorent ce que c'est que cette *écumée de mer*, ce que c'est que l'ambroisie qu'enrichit... Et c'est pourquoi nous voulons le leur dire.

L'écumée de mer, appelée par les minéralogistes *magnésite*, est un silicate de magnésie, contenant un peu d'alumine. On la trouve en morceaux informes ou en *ragons* de petit volume, dans plusieurs contrées de l'Asie, dans l'île de Négrepoint, dans quelques points du Piémont, de l'Espagne, de notre département du Gard et même dans le terrain tertiaire parisien; on en a rencontré à Saint-Ouen et à Montmartre. Rarement, en Europe, les morceaux de magnésite sont assez homogènes pour être travaillés; ils contiennent ordinairement des portions de silice, des argiles, des verres, etc. Ceux au contraire qui nous arrivent d'Asie Mineure sont purs de tout mélange, et sont en même temps d'une nuance blanche ou à peine jaunâtre qui les fait particulièrement rechercher.

Les pipes taillées en plein bloc sont légères, poreuses, et se laissent aisément rayer par l'ongle. Elles sont plus chères et plus estimées des amateurs que celles dites en écume d'Australie et qui sont fabriquées avec une pâte composée de débris d'écumée de mer réduits en poudre, bouillis dans du lait et pétris avec de la cire et de l'huile de lin.

Celles-ci, à leur tour, valent mieux que les pipes d'écumée artificielle, faites avec une pâte dure obtenue en calcinant un mélange de caséine, d'oxyde de zinc et d'oxyde de magnésium. Enfin il en existe des qualités plus inférieures encore, car on a, comme on pense, essayé bien d'autres imitations: on a employé les coquilles d'œufs broyées, la craie pilée, etc., etc. et obtenu ainsi des produits qui, malgré la modicité de leur prix, sont généralement et justement dédaignés par les fumeurs.

L'ambroisie, dont on orne les pipes de véritable écumée de mer, est une substance bitumineuse, translucide, dont la couleur varie du jaune pâle à l'orange foncé, tirant parfois sur le vert ou sur le rouge. Son prix est très élevé; les

sortes les plus communes se vendent 40 fr. le kilogramme; les plus rares atteignent jusqu'à 800 francs. On l'appelle aussi *succin*, ou *ambre jaune*, pour le distinguer de l'*ambre gris*, substance odorante, d'origine animale, employée par les parfumeurs. L'*ambre jaune* ou *succin*, le seul qui nous occupe ici, est d'origine végétale; il est constitué par une résine fossile; il provient d'arbres résineux des époques préhistoriques, qui ont laissé couler leur térébenthine, comme nous voyons que cela a lieu chez les arbres résineux contemporains; seulement, cette térébenthine s'est accumulée, concrétisée et, avec le temps, fossilisée.

Cette origine ne saurait être mise en doute, et les fragments d'écorce qu'on trouve parfois, et les petits insectes qui se sont enroulés dans la térébenthine étaient encore à l'état liquide et dont on retrouve l'empreinte dans les blocs d'ambre jaune, en témoignage suffisant. On a même retrouvé, dans certains morceaux d'ambre, l'empreinte de petits lézards qui, voulant sans doute happer les insectes qu'ils voyaient se débattre dans la térébenthine liquide, ont été à leur tour engloutis, puis bientôt englobés complètement.

L'ambre se trouve en beaucoup de points du globe, mais c'est de la Baltique qu'il nous vient surtout. On le trouve là, assez communément, dans les grandes dunes sablonneuses et à une profondeur variable. Il est ordinairement en morceaux de très petit volume; pourtant en 1874, dans un champ du domaine de Svinninge, près Holbeck, on a découvert un bloc de cette substance qui mesurait un mètre de longueur sur 30 centimètres de largeur et d'épaisseur; il pesait environ 280 kilogrammes et valait à peu près 200 mille francs. Un véritable trésor, comme on voit. Le bloc de magnésite dans lequel on taille une pipe d'écumée pour ce gigantesque bout d'ambre, n'est pas encore trouvé.

Chronique.

(Correspondance particulière de "La République.")

Le Village Français.—Deux antiquités.—Dick Henderson et sa collection indienne.—Poteries, haches, boules, etc.—Fabriques d'antiquités.—Le service du duc.—Général limitant des Chinois.—Sans avoir l'air d'avoir l'air.—Le jonet de Toto, French Village, 27 Décembre 1874.

Mon cher Directeur,

Vous souvenez-vous du Village Français? Vous savez?... Le Village Français: une douzaine de maisons inégalement réparties sur l'espace d'un mile environ, et courant les unes après les autres du côté sud de la route de pierre qui conduit de St. Louis à Belleville; une "bar-room" au commencement, une au milieu et l'autre à la fin.

Vous y êtes venu en aimable compagnie; vous y avez été reçu par une espèce d'original à la fois docteur, cuisinier, poète, jardinier et compositeur de musique, grand amateur du monde et qui vit en hermite. Cet original, c'était moi!

Mais je ne suis pas la seule

curiosité du village; nous sommes au moins deux: la collection indienne de Dick Henderson et moi—deux antiquités—Celle-là qui vient d'être déterrée, celle-ci qu'on ne tardera pas à mettre en terre; je vous ai entretenu de l'une, causons un peu de l'autre, si vous le voulez bien.

Et d'abord, ce n'est point une réclamation: nous l'avons visitée ensemble et, comme moi, vous avez admiré ces vases de toute forme, ces haches, ces coquilles et ces têtes d'indiens, le tout dans un état de conservation parfait.

Cela ne vaut-il pas la peine d'être vu?

Tout cela a été trouvé dans les mounds indiens qui environnent le village et est le fruit de patientes recherches et des fouilles pratiquées par un intelligent et infatigable collectionneur, un anglais, M. Richard Henderson, le modeste propriétaire de la "bar-room" qui finit le village.

Quand on a vu les collections de l'âge de pierre faites sur l'ancien continent, on demeure frappé de l'analogie qui existe entre la matière première employée ici et là bas, de la similitude des formes données aux divers instruments et outils, voire même aux poteries; en sorte qu'on se demande si ceux qui ont fabriqué ici n'ont pas la même origine que ceux qui fabriquaient là bas; et si les uns ne sont pas nécessairement les descendants des autres.

Il devient évident que ces Indiens qui peuplaient l'Amérique avant sa découverte étaient originaires de l'ancien monde et s'étaient, autrefois, de temps immémorial, frayé un chemin du côté du nord à travers des terres fermes aujourd'hui recouvertes d'eau; mais, qui permettaient alors la communication entre l'ancien et le nouveau monde.

N'est-il pas admis d'ailleurs que l'idée première de l'existence de l'Amérique est venue d'une ancienne tradition conservée par les Chaldéens et transmise de génération en génération?

Quoiqu'il en soit de ces hypothèses, tout homme intelligent, ami des découvertes doit saisir la première chance de venir au Village Français visiter la collection dont il s'agit.

Quelle valeur n'aurait elle pas en Europe où la manie des collections a pris un si grand développement que des industriels

en sont venus à fabriquer avec la perfection chinoise toutes les antiquités en vogue, si bien qu'il faut être un connaisseur émérite pour distinguer le vrai du faux.

J'ai dit avec la perfection chinoise parce que tout le monde sait combien les industriels de l'Empire du milieu poussent loin l'art de l'imitation.

Témoin, cette anecdote que, tout enfant, je me rappelle avoir entendu raconter à M. le duc Descars, ancien maître d'hôtel du roi Charles X.:

Sa majesté très chrétienne avait fait la gracieuseté à l'un des dignitaires de son royaume le duc de XXX d'accepter chez lui une légère collation qui fut servie dans un service de porcelaine de Chine d'un prix inestimable.

Charles X le remarqua et témoigna son admiration en disant:

—Ce service est splendide, duc, et ferait bonne figure sur une table royale.

A bon entendeur, demi-mot. Le lendemain, le souverain trouva sur sa propre table le service en question.

Le duc ne l'eut pas plutôt donné que la duchesse manifesta le désir ardent d'en avoir un autre. Rien de plus facile: justement il existait dans un coin du buffet une des assiettes du service brisée par un valet maladroit.

On alla trouver le négociant qui l'avait vendu et qui, par le prochain navire, dépêcha l'ordre à un fabricant chinois de faire un service comprenant six douzaines d'assiettes en tout semblables au modèle expédié.

L'année suivante on débâilla dans la cour du duc les caisses contenant l'envoi de la commande; la duchesse impatientement avait voulu assister au débailage.

Les premières caisses ouvertes comprenaient les principales pièces du service d'un fin admirable et dans un état parfait.

Quand on ouvrit la dernière caisse, on y trouva une première assiette brisée en huit morceaux, désolation de la duchesse! Mais, ce fut bien pis lorsque, l'une après l'autre, on eut retiré les six douzaines d'assiettes brisées chacune en huit morceaux comme la première; les cassures paraissaient aussi nettes et aussi récentes que si elles eussent été

faites à l'instant.

Quand, longtemps après, on reçut la réponse du chinois aux plaintes envoyées par le négociant français, on comprit tout: "Vous m'avez, disait le fabricant, envoyé une assiette divisée en huit morceaux inégaux en m'en demandant six douzaines exactement pareilles; et, je crois qu'il m'était impossible de reproduire plus scrupuleusement "le modèle."

Il n'y avait rien à dire à cela; et le duc n'eut qu'à payer.

La manière dont le bon roi Charles X se fit donner le service en porcelaine de Chine me remet en mémoire une histoire d'enfant terrible qui sera mon mot de la fin:

Un provincial était venu à Paris passer chez un de ses amis les fêtes du nouvel an; le jour du premier janvier il sortit pour faire quelques emplettes en compagnie du fils de la maison, bambin de 6 ou 7 ans qui s'arrêta en extase devant tous les marchands de jouets d'enfant.

Après avoir longtemps contemplé un cheval automate d'un grand prix qui remuait la tête, rongeaient son mors et tournaient les yeux, notre gamin s'écria:

—Monsieur, je voudrais bien que tu me donnes ce cheval là, sans avoir l'air d'avoir l'air.

—Comment dis-tu cela, mon enfant?

—Monsieur, c'est maman qui m'a dit comme ça:

"Toto tu vas sortir avec le monsieur; si tu vois un beau joujou tu t'achèteras qu'il te l'achète, en lui faisant comprendre que tu le désires, sans avoir l'air d'avoir l'air."

Tête du monsieur!

Mais, nous voici bien loin du Village Français; si vous le trouvez bon nous y reviendrons plus tard. En tout cas, j'espère que vous y reviendrez; et, danc cet espoir, Mon cher Directeur,

Recevez etc.

C. H. CRISTOFFE M. D.

Journal des Journaux.

Nous avons cru, dit le *Temps*, devoir garder silence sur une affaire scandaleuse qui vient de se passer et à laquelle se trouve mêlé un personnage fort connu. Mais, en présence de la publicité donnée aux détails de cette affaire, nous croyons devoir sortir de la réserve que, conformément

à nos habitudes, nous nous étions imposée.

L'affaire dont il s'agit est celle de M. le comte de Germiny qui aurait été surpris aux Champs-Élysées en flagrant délit d'outrage public à la pudeur avec un ancien forçat libéré.

M. de Germiny est avocat à la cour de Paris, membre de la droite du conseil municipal de Paris et président du comité des universités catholiques de France. On se souvient qu'il fut le défenseur du père Dulac contre les journaux républicains dans l'affaire de l'Ecole polytechnique.

M. le juge d'instruction Guyot serait chargé d'instruire cette affaire. Ils vont bien, les défenseurs de l'ordre moral et de l'autel!

La *Nation* mentionne un singulier suicide. Les gardiens du bois de Boulogne auraient relevé à onze heures du matin dans un fourré, le cadavre d'un homme d'une trentaine d'années environ, qui avait tout le bas de la figure enlevé par l'explosion d'une cartouche à l'aide de laquelle il s'était suicidé.

Cet individu, voulant en finir avec la vie, avait pris plusieurs cartouches de Remington et en avait fait éclater une en la comprimant entre les dents. La cervelle n'avait point été atteinte, mais le maxillaire supérieur avait été brisé, la voûte palatine enfoncée, les dents cassées, l'os maxillaire inférieur n'était plus retenu que par des lambeaux de chair. En cet état il s'était traîné à plus de deux cents mètres de là, ainsi que l'on pouvait s'en rendre compte par la piste sanglante qu'il avait laissée derrière lui.

On a trouvé dans sa poche un porte-monnaie bien garni, une chaîne et une montre d'or. C'est un Anglais dont on n'a pu établir encore l'identité. Il était porteur d'un numéro d'un journal anglais le *Galignani's Messenger* et d'un petit volume de poche, contenant les poésies de lord Byron.

La *Gazette des tribunaux* signale deux tentatives de meurtre qui ont eu lieu à Paris le 15 décembre dernier. Vers quatre heures du soir, la dame M..., rentrant chez elle, rue Saint-Joseph, 14, a trouvé un individu qui après avoir fracturé la porte du logement, fouillait dans les tiroirs d'une commode.

et pétulante, eut en un tour de main fait sauter une omelette.

—Bien vous prend, mon garçon, lui dit-elle, d'être entré au coup de midi. Un quart d'heure plus tard, vous auriez couru le risque de ne plus trouver ni coquilles d'œuf ni croûte de pain.

Où les gens de la chaussée passent il ne reste rien.

—Ah! fit Belle-Rose, vous attendez les gens du roi?

—Une demi-douzaine de drôles qui ont soif comme du sable et font comme des dogues! la basse-cour y passera, et si l'argent vient, il ne viendra guère...

Mais, tenez, les voilà qui s'avancent du bout de la plaine... Les voyez-vous, leurs mousquetons sur l'épaule?

—Fort bien! ils sont en chasse de quelque malfaiteur, sans doute?

—Ah! bien oui! le pays pourrait être pillé qu'ils n'y prendraient seulement pas garde... Ils cherchent un pauvre soldat.

—Un soldat?

—Quelque déserteur, à ce que m'a conté le brigadier, qui parle assez volontiers de ses affaires... Il s'agit d'un jeune homme à près de votre taille, blond comme vous, leste et vigoureux ainsi que vous semblez l'être.

L'hôtesse cessa de parler pour

Un moment paralysée par la peur, Mme M... se remit bien vite et appela au secours à grands cris. Se ruant alors sur elle, le malfaiteur lui asséna sur la tête un coup de pince dite monseigneur, et s'enfuit en renversant sa victime dans l'escalier. Des voisins, attirés par les cris de la dame M..., accoururent assez vite pour s'emparer du meurtrier, qui a été conduit aussitôt devant le commissaire de police. Il a déclaré se nommer Gustave L..., âgé de vingt ans, ouvrier bijoutier, demeurant rue Galande, 49. On a trouvé sur lui un revolver à six coups, tout chargé, un poignard et un coup de poing en acier. Il a été transféré au Dépôt.

Quant à la dame L..., elle a reçu les soins d'un médecin, qui a déclaré que sa blessure paraissait assez grave.

La seconde tentative de meurtre a été commise rue de l'Ecole-de-Médecine. Un nommé Hunnall, qui faisait le guet à l'entrée du corridor de la maison no 9, a tiré, à bout portant, un coup de revolver sur le sieur Jean S..., garçon de magasin, qui venait de franchir le seuil de la porte.

Le sieur S..., atteint par la balle au côté droit, a reçu une blessure assez grave. On s'est empressé de le transporter à l'hôpital de la clinique. L'auteur du crime, qui avait pris aussitôt la fuite, est activement recherché.

Extrait des annonces d'un journal de Washington:

On demande une femme pour un membre du Congrès. Le futur est bien de sa personne, âgé de moins de 55 ans et a un assez joli revenu en outre de son traitement officiel. Il a de grandes chances de réélection et propose d'acheter une maison agréable à Washington s'il peut trouver une compagnie à son goût. La future doit n'avoir pas plus de 22 ans, avoir une jolie figure, être française (!), sincère (!) et d'un caractère aimant. On n'attache d'importance ni à ses opinions politiques ni à ses relations de famille, mais ce qu'il faut c'est de la droiture, de l'amabilité et de l'intelligence. On n'a aucune objection contre une employée du gouvernement. S'adresser en voyant sa photographie à X. Y. Z.

Les nos lecteurs voudront bien se rappeler que l'abonnement à *La République* est strictement payable d'avance

Feuilleton de "La République"

BELLE-ROSE.

(par Amédée Achard.)

X

UNE FILLE D'ÈVE

Suite.

—Brisons là, reprit-elle plus doucement. Si je vous donnais ma parole qu'il ne vous sera rien fait, laisseriez-vous aller ce page?

—Il est libre, madame. Vous avez douté de ma parole je ne vous ferai pas l'outrage de douter de la vôtre.

La main de Belle-Rose souleva et le page courut vers sa maîtresse.

—C'est un hardi et beau jeune homme, vraiment! s'écria la dame. Sur mon âme, voilà un jeune soldat à qui l'épauvette de capitaine s'ierait à merveille! Franc et ferme comme l'acier.

L'inconnue ne prit pas cette fois le soin de déguiser le son de sa voix; son éclat et sa douceur infinie charmèrent Belle-Rose, comme les vibrations sonores de la harpe. Il l'écoutait encore qu'elle ne parlait plus, et son cœur eut la révélation mystérieuse de l'amour sans bornes que cette femme devait inspirer,

et du malheur sans remède qui suivait son abandon. Il venait de comprendre le muet désespoir de M. d'Assonville.

—Belle-Rose, attendez, reprit-elle; vous serez libre dans un instant.

La dame au masque et le page se parlèrent bas durant quelques minutes; puis celui-ci, approchant une petite table d'ébène sur laquelle se trouvait du papier, présenta une plume à sa maîtresse, qui écrivit une lettre, la plia sous enveloppe, appuya une bague qu'elle avait au doigt sur la cire brûlante, et tendit la dépêche à Belle-Rose.

—Voici ma réponse, remit-elle à M. d'Assonville promptement et oubliant tout, jusqu'au chemin que vous avez pris pour venir ici. Mais si quelque jour les hommes vous manquaient, frappez hardiment à la porte de la rue Cassette et nommez-vous. Une femme se souviendra.

Belle Rose s'inclina sur la main de l'inconnue et prit la lettre en effleurant de ses lèvres le bout d'un gant parfumé.

—Que Dieu vous garde, beau cavalier, dit-elle à mi-voix; et jetant sur Belle Rose un dernier regard, elle disparut sous une portière.

—Venez-vous? reprit le page, tandis que Belle-Rose, ébloui de

ce regard et tout frémissant de ces paroles, restait immobile devant les larges plis du damas pourpre.

Belle-Rose tressaillit et, plein de trouble, suivit le guide. Ils descendirent les marches, traversèrent la forêt, sans voir aucune ombre cette fois, et montèrent dans le carrosse. Le page abaissa les stores, et deux heures après la voiture l'arrêtait à l'entrée de la rue Vaugirard. Un laquais ouvrit la portière, Belle-Rose descendit l'équipage partit au galop. Quand Belle-Rose arriva au coin de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, l'honnête M. Mériset était dans un grand trouble. Le digne propriétaire n'avait pas voulu se coucher. Sa lampe, éteinte ordinairement vers neuf heures, veillait encore à

"LA REPUBLIQUE."

Samedi, 6 Janvier, 1876.

Erreur et mauvaise foi.

Sous ce titre: LE CATHOLICISME EN FRANCE, le *Globe-Démocrate* du 31 décembre dernier publiait un long article emprunté à la *Gazette Générale d'Augsbourg*, et dans lequel l'auteur passe en revue, l'édition allemande du fameux livre de M. l'abbé Michaud, sur "l'Etat actuel de l'Eglise catholique romaine en France, avec notes et commentaires par M. Fridolin Hoffman, rédacteur en chef de la *Gazette de Bonn*."

L'écrivain de la *Gazette d'Augsbourg* n'y va pas de main morte, et sous l'apparence d'un éloge pompeux du livre de M. Michaud, il prend soin d'insinuer les plus jolies calomnies imaginables sur la France elle-même, en confondant avec art la question religieuse avec la question politique; deux choses qui, pour nous et pour tout journaliste qui veut se rendre compte de la situation, ne sont pas du tout synonymes, à l'heure qu'il est, sous le gouvernement de la république.

Il paraîtrait que le fonds des reptiles n'est pas encore à sec, à Berlin, en dépit de la crise financière; car si M. Fridolin Hoffman a reçu une récompense proportionnelle à l'ardeur qu'il met à insulter la France, M. de Bismarck a dû faire deux parts égales du contenu de sa sacoche, entre le confrère Fridolin et le rédacteur de la *Gazette d'Augsbourg*. Tous deux y ont des droits indiscutables.

M. Hoffman après quelques lignes consacrées à l'éloge de l'œuvre de M. Michaud pose comme principe indiscutable, la subordination de la politique française actuelle à la puissance et aux intrigues du cléricisme et de l'ultramontanisme le plus outré. Pour lui, le pouvoir civil en France, n'est rien, et le Pape commande à Versailles comme il commandait jadis à Rome.

M. Hoffman appelle cela l'alliance de la Francomanie et du Jésuitisme, et une fois lancé dans cette voie, il nous en raconte de belles et de véridiques; et le rédacteur de la *Gazette d'Augsbourg* d'applaudir à deux mains. Ce serait à croire que M. de Bismarck lui-même n'aurait pas dédaigné de mettre la main à l'article de la *Gazette*, tant on y respire à chaque ligne, la haine d'un homme qui doit bien détester la France, pour la calomnier aussi lâchement en essayant de lui imputer les idées rétrogrades du parti ultramontain.

Voyons un peu les principaux arguments dont se sert M. Hoffman pour amener ses lecteurs à croire que les Français, en général, ne sont qu'un troupeau de fanatiques soumis à la curia romaine:

Tout le monde, en Europe et en Amérique, a plus ou moins

entendu parler du fameux livre de M. Michaud. Ce livre écrit par un prêtre mécontent, a été publié dans le dessein de faire échec aux machinations politiques du parti cléricale en France et en Suisse, mais il contient certainement des exagérations notables sur le pouvoir qu'exerce actuellement le clergé français sur les populations. Quoi qu'il en soit, ce fameux volume, lors de sa publication, fut soumis à la censure et les autorités en interdirent la circulation en France. Voilà la première et la plus forte raison que trouvent M. Hoffman et son confrère de la *Gazette*, pour crier par dessus les toits, que la France est gouvernée par les cléricaux et qu'il y est interdit de critiquer les actes du clergé. Certes, si M. Hoffman & Cie se bornaient à critiquer le ministre qui empêchait ainsi la circulation d'un livre en France, nous n'aurions rien à dire, si ce n'est que la critique était juste et que le ministre avait tort; mais non, ce à quoi veulent en venir les secrétaires de M. de Bismarck, c'est tout simplement de rendre la France entière responsable des ordres de M. Broglie et Buffet, grands organisateurs du gouvernement de l'ordre moral. Or, chacun sait en Allemagne comme ailleurs, qu'aux élections de Février dernier, le peuple a répudié d'une manière éclatante les recules honteuses de ces deux agents de la monarchie aux abois, et qu'aujourd'hui, nous avons en France, un ministre qui rougit de se voir sous les ordres de Guillaume d'Allemagne, ce vieillard fanatique qui refuse aux collègues de l'Alsace et de la Lorraine, le privilège d'aller une fois l'an, visiter le toit paternel et embrasser leurs parents. Entre ces deux tyrannies, du ministre français qui interdit la circulation d'un livre, et du ministre allemand qui viole les affections, les plus sacrées de la famille, nous préférons encore la faute du Français au crime de l'Allemand.

Vous accusez la France de fanatisme, MM. de la *Gazette d'Augsbourg*, quand elle s'empresse de répudier les fautes d'une administration, mais qu'appellez-vous donc ce sentiment qui vous permet, à vous, d'aduler et d'obéir aveuglément, un gouvernement qui emprisonne les enfants et qui défend aux femmes de se parer de rubans aux couleurs françaises? Est-ce bien là l'humanité et la liberté telles que les comprend la grande nation germanique?

Voilà pour la principale raison.

Quand aux "assertions indisputables" de M. Fridolin Hoffman, faites probablement sous la dictée de M. de Bismarck, que la France est irrévocablement condamnée à subir l'influence du cléricisme, il nous paraîtrait périlleux de combattre une erreur aussi grossière, autrement qu'en citant quelques lignes d'histoire

contemporaine que l'on doit pourtant connaître à Berlin: Est-ce que l'on ignore chez vous, MM. Hoffman & Cie, que le parti républicain, en France, est franchement, carrément anticléric? Sait-on, qu'aux élections de Février 1876, la France consultée par la voie du suffrage universel, a répondu en envoyant à la chambre des députés, une majorité de 375 républicains sur 505 députés, et que sur un total de 7,210,097 des suffrages exprimés, le parti libéral en a obtenu 4,001,265? Avez-vous lu la déclaration que faisait il y a quelques jours, M. Jules Simon, président du conseil et ministre de l'intérieur, et savez-vous que le ministre de l'instruction publique, en France, est un protestant calviniste, M. Waddington? Pouvez-vous accuser de cléricisme, MM. Léon Say, Tessier de Bort et Christophle, ministres des finances, de l'agriculture et des travaux publics? Pouvez-vous bien logiquement, reprocher à M. Jules Simon, d'avoir des penchants au fanatisme, quand il est de notoriété universelle qu'il a consacré sa vie, ses talents et son éloquence à la défense de la liberté de conscience et de la libre pensée? Assez. Et c'est en vue de ces faits qui sont d'une actualité indiscutable, que vous accusez la France de rétrograder et de marcher dans la piste de la réaction! Certes, nous ne prétendons pas vous faire une leçon d'histoire, mais nous est avis que quand vous écrivez aux gages du grand chancelier de l'empire d'Allemagne, vous devriez au moins ne pas faire entendre aux oreilles du public, le son des thalers du maître qui sonnent dans vos goussets d'écrivains payés à la ligne, pour insulter la France.

Vous nous parlez ensuite avec un dédain qui vous va bien mal, de la frivolité du peuple français, et des malheurs qu'il s'est attirés lui-même en 1870. C'est un cliché que vous prenez plaisir à mettre sous les yeux de vos lecteurs, au moins une fois par mois. Vous nous avez vaincus; c'est vrai, et personne ne songe à vous le contester. Mais enfin, après avoir remporté des victoires et des... pendules et empêché des milliards, où en êtes vous aujourd'hui vous mêmes, pour nous accuser de frivolité? Vos usines sont fermées; vos négociants frisent la banqueroute; vos ouvriers demandent du pain, et vous criez victoire! Gardez les pour vous, vos victoires, s'il faut les payer au prix de la famine et de la misère du peuple; et quand 30,000 ouvriers allemands traversent les frontières de votre empire en un mois, pour venir demander à la république française du travail et du pain, vous pouvez, à votre aise, nous accuser de fanatisme et de frivolité! Les chiffres sont là pour vous donner un démenti éclatant. Vous êtes, nous répétez vous souvent, un peuple sage, libéral, patient, instruit et intelligent.

de chevreuil, ce garçon là! Ah! voilà un soldat par terre... il a donné du pied contre une souche, le maladroit!... et d'un autre... celui-là s'est emporté dans le fourreau de son sabre. Ledéserteur est déjà loin... bien certainement il leur échappera. Ah! mon Dieu! le brigadier arrête un maraîcher; il prend son cheval, l'enfourche, le pique avec la pointe de son épée, et le part au grand galop!... Le brigadier a le coup de poing sur l'estomac!... Un autre soldat l'imita... puis un autre aussi. Trois soldats à cheval contre un homme à pied!... il est perdu! Ah! il les a entendus... le voilà qui entre dans les terres labourées... ce n'est pas sot! les chevaux sont lourds... ils enfonceront. Bien! ils ne vont déjà plus vite!... Et lui? le pauvre garçon file comme une perdrix... il saute les ruisseaux... Tiens! où veut il aller?... Il l'approche... il y touche... il entre... disparu!

Quand Belle Rose eut pénétré dans le bois, il courut quelques instants encore, jusqu'à ce qu'il entendit le bruit des chevaux galopant sur la lisière. Se jetant alors de côté, il fit une centaine de pas, et se blottit sous un fourré, le nez en terre, haut; le voilà qui traverse les luzernes du père Benoît. Bon, il se deux acolytes arrivèrent poussant leurs montures à coups

de chevrons, ce garçon là! Ah! voilà un soldat par terre... il a donné du pied contre une souche, le maladroit!... et d'un autre... celui-là s'est emporté dans le fourreau de son sabre. Ledéserteur est déjà loin... bien certainement il leur échappera. Ah! mon Dieu! le brigadier arrête un maraîcher; il prend son cheval, l'enfourche, le pique avec la pointe de son épée, et le part au grand galop!... Le brigadier a le coup de poing sur l'estomac!... Un autre soldat l'imita... puis un autre aussi. Trois soldats à cheval contre un homme à pied!... il est perdu! Ah! il les a entendus... le voilà qui entre dans les terres labourées... ce n'est pas sot! les chevaux sont lourds... ils enfonceront. Bien! ils ne vont déjà plus vite!... Et lui? le pauvre garçon file comme une perdrix... il saute les ruisseaux... Tiens! où veut il aller?... Il l'approche... il y touche... il entre... disparu!

de chevrons, ce garçon là! Ah! voilà un soldat par terre... il a donné du pied contre une souche, le maladroit!... et d'un autre... celui-là s'est emporté dans le fourreau de son sabre. Ledéserteur est déjà loin... bien certainement il leur échappera. Ah! mon Dieu! le brigadier arrête un maraîcher; il prend son cheval, l'enfourche, le pique avec la pointe de son épée, et le part au grand galop!... Le brigadier a le coup de poing sur l'estomac!... Un autre soldat l'imita... puis un autre aussi. Trois soldats à cheval contre un homme à pied!... il est perdu! Ah! il les a entendus... le voilà qui entre dans les terres labourées... ce n'est pas sot! les chevaux sont lourds... ils enfonceront. Bien! ils ne vont déjà plus vite!... Et lui? le pauvre garçon file comme une perdrix... il saute les ruisseaux... Tiens! où veut il aller?... Il l'approche... il y touche... il entre... disparu!

Nous nous accordons volontiers toutes ces qualités; mais votre sagesse et votre libéralisme, en donnez vous des preuves au monde, en vous soumettant sans réagir au régime de fer de M. de Bismarck? Votre instruction et votre intelligence vont elles jusqu'à faire souscrire vos emprunts sur les marchés étrangers, lorsque pour payer vos soldats, vous vous voyez forcés de faire appel à la confiance de l'Europe dans votre responsabilité financière?

Gardez votre sagesse, MM. Hoffman et Cie, et laissez nous notre frivolité; gardez votre empire et laissez nous notre république; gardez vos gros bataillons et laissez nous nos milliers de bras qui font prospérer notre commerce et notre industrie.

Nous n'avons rien à vous envier.

Revue commerciale et industrielle pour l'année 1876.

On a tant parlé l'année dernière de la dépression générale des affaires, de la rareté de l'argent et de la dureté des temps, qu'il était permis de supposer que l'exposé officiel des affaires traitées en 1876 nous donnerait un chiffre peu satisfaisant, et de beaucoup inférieur à celui des années précédentes. Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs qu'il en est autrement, et que le résultat obtenu est des plus encourageants. L'on comprendra, que le cadre restreint d'un journal hebdomadaire, ne nous permet pas de traiter cette question tout au long, mais les personnes qui s'occupent de statistique, liront avec plaisir l'aperçu sommaire des principaux produits, que nous donnons plus bas:

Farines. Pendant l'année dernière, la quantité de farines reçues à St. Louis, s'est élevée à 1,060,793 barils. Ce montant est un peu moindre que celui des deux années précédentes, mais cela tient à ce que les compagnies de chemin de fer des Etats de l'Iowa, Minnesota, Wisconsin et Illinois ont diminué de beaucoup leurs tarifs de transport pour marchandises, vers l'Est, et que les farines qui sans cela auraient passé par St. Louis, ont été expédiées directement.

Blés. St. Louis a reçu pendant l'année 1876, 8,007,616 boisseaux de blé. La quantité reçue pendant l'année 1875 n'était que de 6,604,265 boisseaux. C'est là une augmentation sensible. Les affaires qui se font dans ce produit prennent chaque jour de plus grandes proportions.

Mais et Avoines. La récolte exceptionnelle de maïs, faite dans le Kansas pendant l'année 1875, a produit une grande abondance sur notre marché. Pendant l'année 1875, St. Louis n'avait reçu que 6,710,263 boisseaux de maïs, tandis qu'en 1876 la quantité reçue se monte à 15,107,380 boisseaux. Comme la récolte du Kansas, pendant l'année dernière, a encore été très abondante, l'on présume que le chiffre d'affaires en ce produit, pour l'année 1877, excédera de beaucoup celui de l'année qui vient de s'écouler.

Il serait impossible d'en dire autant du commerce d'avoine qui a subi une diminution sensible pendant les deux dernières années. Nous trouvons qu'en 1875, St. Louis a reçu 5,006,850 boisseaux d'avoine, et que le montant reçu en 1876, n'est que de 3,910,912 boisseaux. Par contre, St. Louis a expédié pendant l'année 1875, 2,877,035 boisseaux, et pendant l'année dernière.

Orges et Seigles. St. Louis a reçu pendant l'année dernière, 1,462,135 boisseaux d'orge, contre 1,171,337 boisseaux reçus pendant l'année 1875. Les brasseries ont, à eux seuls, consommé la plus grande partie de ce produit.

de chevrons, ce garçon là! Ah! voilà un soldat par terre... il a donné du pied contre une souche, le maladroit!... et d'un autre... celui-là s'est emporté dans le fourreau de son sabre. Ledéserteur est déjà loin... bien certainement il leur échappera. Ah! mon Dieu! le brigadier arrête un maraîcher; il prend son cheval, l'enfourche, le pique avec la pointe de son épée, et le part au grand galop!... Le brigadier a le coup de poing sur l'estomac!... Un autre soldat l'imita... puis un autre aussi. Trois soldats à cheval contre un homme à pied!... il est perdu! Ah! il les a entendus... le voilà qui entre dans les terres labourées... ce n'est pas sot! les chevaux sont lourds... ils enfonceront. Bien! ils ne vont déjà plus vite!... Et lui? le pauvre garçon file comme une perdrix... il saute les ruisseaux... Tiens! où veut il aller?... Il l'approche... il y touche... il entre... disparu!

Le seigle reçu en 1875 se monte à 275,200 boisseaux; en 1876, le chiffre reçu est de 395,711 boisseaux. En 1875, St. Louis n'avait expédié que 134,960 boisseaux de seigle, tandis que pendant l'année dernière le montant expédié est de 303,362 boisseaux, soit une augmentation très sensible.

Cotons. Les affaires en cotons augmentent chaque année à St. Louis d'une manière considérable, et l'on peut avancer, sans crainte de se tromper, que notre ville est appelée à devenir un des centres les plus importants, pour le débit de cet article de première nécessité. Pendant l'année 1875, 172,480 balles avaient été expédiées à St. Louis; en 1876, le montant reçu s'éleva à 245,848 balles.

Provisions et Saindoux. Le montant de barils de porc reçus en 1876, s'éleva à 45,632 contre 46,547 en 1875. Pendant l'année 1875, St. Louis avait expédié 95,503 barils du même article, tandis que en 1876 le montant expédié n'est que de 86,063 barils.

Par contre, St. Louis a reçu 39,850, 495 livres de porc en 1875; le chiffre reçu en 1876 est de 39,541,442 livres. Les expéditions de cet article en 1875 ont été de 26,219,527 livres, et seulement de 14,320,316 livres en 1876.

Saindoux. Le saindoux reçu en 1875 se monte à 6,732,320 livres, le bilan 1876 est de 6,067,325 livres. Le montant du même article expédié en 1875, est de 24,145,176 livres, celui de 1876 est de 29,637,196 livres.

Tabacs. Les affaires en tabacs ont pris un grand développement à St. Louis, pendant l'année qui vient de s'écouler. En 1876, 29,204 boucauts ont été reçus, contre 13,110 boucauts pendant l'année 1875. Le montant expédié, du même article, en 1876 est de 24,215 boucauts; 11,574 boucauts seulement avaient été expédiés en 1875. On voit qu'il y a là un progrès considérable.

Cafés. Des fluctuations nombreuses ont eu lieu dans cet article pendant l'année qui vient de s'écouler, en raison de la spéculation, et en prévision d'ordres importants à venir d'Europe. Nous trouvons que pendant l'année 1876, 191,543 balles de café ont été reçues, contre 106,914 pendant l'année 1876. Les expéditions se sont élevées à 178,595 balles pour l'année 1876, tandis qu'en 1875, 202,192 balles avaient été expédiées. On voit que le marché reste bien fourni.

Farines de Maïs. Une diminution sensible s'est produite dans ce commerce à St. Louis, pendant l'année 1876. En 1875 nous avons reçu 31,706 barils de cette farine, le montant reçu en 1876 n'est que de 17,768 barils. D'un autre côté, l'exportation nous montre que 420,399 barils avaient été expédiés en 1875, tandis que nous n'avons trouvés que 381,930 barils pour l'année 1876.

Pommes. Le commerce des pommes a pris de vastes proportions, depuis deux ou trois ans dans notre ville. En 1875, 98,019 barils ont été reçus à St. Louis, en 1876 le montant reçu est de 130,939 barils. Pendant l'année 1875, 65,261 barils ont été expédiés, contre 73,640 barils en 1876. Il y a donc augmentation d'affaires des deux côtés.

Pois. Les affaires en cet article ont subi une diminution importante sur celles conclues en 1875. Le relevé officiel nous donne 299,776 balles, comme étant le montant reçu en 1876, tandis qu'en 1875, nous avions reçu 386,416 balles. Les expéditions du même produit s'étaient montées à 168,579 balles en 1875, et n'ont été que de 111,933 balles en 1876.

Son. Pendant l'année 1876, nous avons reçu 179,999 sacs de son, contre 207,219 en 1875. D'un autre côté en 1876 nous avons expédié 559,103 sacs, et 558,062

jeune et belle, avait à peine achevé sa lecture que froissant la lettre dans sa main, elle appliqua un coup de housine à son cheval; le cheval, surpris, bondit, se cabra et partit comme un trait. Sa maîtresse poussa un cri, le valet se jeta en avant, mais il ne put saisir la bride du cheval, qui précipita sa course dans l'avenue. Il allait enfler le pont jeté sur la rivière, lorsqu'une branche, chassée par le vent s'embarassa dans ses jambes. Le cheval, effaré, sauta sur la berge de la rivière qui, en cet endroit, était à pic. Ses pieds de derrière pétrissaient l'arête, et le moindre faux pas pouvait le précipiter dans l'eau profonde qui se brisait contre les arches du pont. Belle-Rose vit le péril d'un coup d'œil. Il bondit sur la berge, saisit le cheval par le mors et le fit se jeter de côté; la dame, plus pâle qu'une morte s'élança de selle, et Belle-Rose et le coursier fumant roulèrent sur l'herbe. Belle-Rose n'entendit qu'un cri, ne sentit qu'un coup et s'évanouit. Quand il revint à lui, il était couché sur un sofa dans une grande pièce magnifiquement meublée. Son premier geste fut de porter sa main à son front; une vive douleur répondit au contact de ses doigts. —Où! où! vous êtes blessé! Il s'en est fallu d'un demi-pouce

jeune et belle, avait à peine achevé sa lecture que froissant la lettre dans sa main, elle appliqua un coup de housine à son cheval; le cheval, surpris, bondit, se cabra et partit comme un trait. Sa maîtresse poussa un cri, le valet se jeta en avant, mais il ne put saisir la bride du cheval, qui précipita sa course dans l'avenue. Il allait enfler le pont jeté sur la rivière, lorsqu'une branche, chassée par le vent s'embarassa dans ses jambes. Le cheval, effaré, sauta sur la berge de la rivière qui, en cet endroit, était à pic. Ses pieds de derrière pétrissaient l'arête, et le moindre faux pas pouvait le précipiter dans l'eau profonde qui se brisait contre les arches du pont. Belle-Rose vit le péril d'un coup d'œil. Il bondit sur la berge, saisit le cheval par le mors et le fit se jeter de côté; la dame, plus pâle qu'une morte s'élança de selle, et Belle-Rose et le coursier fumant roulèrent sur l'herbe. Belle-Rose n'entendit qu'un cri, ne sentit qu'un coup et s'évanouit. Quand il revint à lui, il était couché sur un sofa dans une grande pièce magnifiquement meublée. Son premier geste fut de porter sa main à son front; une vive douleur répondit au contact de ses doigts. —Où! où! vous êtes blessé! Il s'en est fallu d'un demi-pouce

Le commerce des bestiaux, l'année dernière, n'a pas été aussi actif qu'on aurait pu l'espérer, si l'on considère les grandes facilités de transport offertes par les compagnies de chemin de fer. Les quantités reçues et expédiées sont, à peu de chose près, les chiffres de l'année 1875, mais il est juste de dire que les animaux ont beaucoup gagné en qualité, surtout ceux originaires du Texas. Nous trouvons qu'en 1876, le nombre d'animaux reçus ici est de 349,083 têtes, contre 335,742 têtes en 1875. Les expéditions en 1876 nous donnent le chiffre de 220,256 têtes, contre 216,701 têtes en 1875. On voit qu'il n'y a que peu de différence.

Pores. Le nombre des porcs reçus l'année dernière, est de 877,160 contre 628,569 en 1875. Le nombre de ces animaux expédiés pendant la même période de temps en 1876 a été de 232,378 contre 126,729 en 1875. On voit qu'il y a là un progrès considérable. Un fait très important à noter, et qui est de nature à donner une grande impulsion à notre marché, c'est que le Texas commence à faire des envois de ces animaux à St. Louis.

Moutons. Ce commerce prend chaque jour plus d'extension sur notre marché. Le chiffre d'affaires de 1876 est de beaucoup supérieur à celui de 1875. Le nombre de têtes reçues en 1876 a été de 157,915 et il n'était que de 125,079 en 1875. Le chiffre des expéditions nous donne 67,886 têtes pour 1876, tandis que nous ne trouvons que 37,784 pour l'année 1875.

Les déclarations de Jules Simon.

Nous empruntons au *Temps* le texte de la déclaration faite à la Chambre des députés dans la séance du 13 décembre, par M. Jules Simon:

Messieurs, vous savez que M. le président de la République a bien voulu m'appeler à la direction du ministère de l'intérieur.

La retraite de M. Dufaure et de M. de Marcère nous inspire des regrets qui seront partagés par la Chambre et par le pays. (Où! où!—Très bien! très bien sur divers bancs au centre et à gauche.)

En succédant comme président du conseil à un homme qui a tant illustré le barreau et la tribune française, je sens plus vivement que personne la perte que le cabinet vient de faire.

Je ne vous apporte pas de programme; vous n'en avez pas besoin, messieurs, pour moi, qui suis depuis longtemps dans la vie politique, ni pour mon ami M. Martel, ni pour les anciens ministres.

Je suis, vous le savez, profondément républicain... (Applaudissements à gauche et au centre.)

Je dis que je suis profondément républicain et profondément conservateur... (Nouvelle et vive approbation), dévoué par toutes mes convictions, par toutes les études de ma vie aux principes de la liberté de conscience... (Bravo! bravo! et applaudissements sur un grand nombre de bancs), animé par la religion d'un respect sincère. (Très bien!—Nouveaux applaudissements.)

Le cabinet que vous avez devant vous est et veut rester un cabinet parlementaire. (Très bien! très bien! Bravo!) Nous n'avons, messieurs, qu'à suivre en cela l'exemple qui nous est donné par le premier magistrat de la République qui, en toute occasion, s'applique à suivre de la façon la plus exacte les principes d'un gouvernement constitutionnel. (Vifs applaudissements.—Bravo! bravo! au centre et à gauche.)

Nous sommes unis entre nous et d'accord avec la majorité du Parlement. (Très bien! très bien!) Nous voulons, comme cette majorité, le maintien, le rétablissement définitif de la Constitution républicaine que la France s'est donnée. (Très bien! très bien!—Applaudissements.)

Grâce à cette unité de vues et de principes, les divers services auxquels nous devons donner l'impulsion, loin de

ce que le fer du cheval n'atteignit la tempe! Adonis a été adroit dans sa maladresse. Belle-Rose pencha la tête pour voir la personne qui parlait, et reconnut la dame qu'il venait de tirer d'un si grand péril. Il voulut se relever pour la remercier des soins qu'elle avait pris de lui. —Tenez-vous tranquille, reprit-elle, vous n'êtes point en état de remuer avec la plaie que vous avez à la tête, et la saignée qu'on vous a faite au bras. Belle-Rose s'aperçut seulement alors qu'il avait le bras gauche entouré de ligatures. Il sourit et reporta les yeux sur la dame qui était devant lui assise dans un grand fauteuil. Son habit de cheval, déchiré en trois ou quatre endroits, était taché de sang; elle-même portait le bras en écharpe; ses cheveux défaits tombaient en longues tresses brunes autour de son visage, où rayonnaient des yeux merveilleusement beaux. Au milieu de sensation confuses où son âme se débattait, il semblait au jeune sous-officier que ce n'était pas la première fois que le son de cette voix frappait son oreille; mais il ne pouvait se rappeler ni en quel lieu et circonstance il l'avait entendue. Quand au visage de la dame, il lui était tout à fait inconnu. Au sourire de Belle-

ce que le fer du cheval n'atteignit la tempe! Adonis a été adroit dans sa maladresse. Belle-Rose pencha la tête pour voir la personne qui parlait, et reconnut la dame qu'il venait de tirer d'un si grand péril. Il voulut se relever pour la remercier des soins qu'elle avait pris de lui. —Tenez-vous tranquille, reprit-elle, vous n'êtes point en état de remuer avec la plaie que vous avez à la tête, et la saignée qu'on vous a faite au bras. Belle-Rose s'aperçut seulement alors qu'il avait le bras gauche entouré de ligatures. Il sourit et reporta les yeux sur la dame qui était devant lui assise dans un grand fauteuil. Son habit de cheval, déchiré en trois ou quatre endroits, était taché de sang; elle-même portait le bras en écharpe; ses cheveux défaits tombaient en longues tresses brunes autour de son visage, où rayonnaient des yeux merveilleusement beaux. Au milieu de sensation confuses où son âme se débattait, il semblait au jeune sous-officier que ce n'était pas la première fois que le son de cette voix frappait son oreille; mais il ne pouvait se rappeler ni en quel lieu et circonstance il l'avait entendue. Quand au visage de la dame, il lui était tout à fait inconnu. Au sourire de Belle-

se contrarier les uns les autres, s'associeront au contraire et se prêteront un mutuel appui dans l'accomplissement d'une œuvre commune. (Très bien! très bien!)

Ce que je dis des rapports entre les divers services, je le dis de chaque administration dans son propre sein. Même pour que la liberté soit réelle, il faut que l'autorité soit forte, et elle ne l'est jamais, elle ne saurait l'être si elle est divisée contre elle-même. (Très bien! très bien!—Nouveaux applaudissements.)

Il ne s'agit pas que les fonctionnaires à tous les degrés de la hiérarchie exécutent ponctuellement les ordres qu'ils reçoivent, et qu'ils appliquent les lois, avec vigilance et fermeté; ils doivent en outre par leurs actes, par leur conduite, par leur langage, donner l'exemple du respect pour le gouvernement dont ils sont les organes. (Applaudissements répétés et prolongés au centre et à gauche.) Nous avons, messieurs, la résolution inébranlable d'y tenir la main. (Très bien! très bien!)

La France veut la sécurité et le repos... (Approbation); elle ne veut plus d'agitation; elle veut travailler dans le calme et dans la paix. (Nouveaux applaudissements.)

Messieurs, c'est le calme, la paix, la sécurité que nous voulons aussi lui donner; et, avec votre concours, que nous vous demandons, nous avons la confiance que nous ne faillirons pas à cette tâche patriotique. (Brisés et applaudissements prolongés au centre et à gauche.)

Presque tous les passages de cette déclaration ont été très vivement applaudis par les Chambres. La droite a risqué quelques timides applaudissements quand M. Jules Simon a dit: "je suis profondément conservateur," et quand, après avoir témoigné de son dévouement au principe de la liberté de conscience, il a ajouté: "je suis animé pour la religion d'un respect sincère." En dehors de ces deux passages, la droite s'est abstenue de toute marque d'approbation.

La déclaration n'était pas écrite. Elle a été recueillie par la sténographie, et immédiatement livrée à l'impression. M. Jules Simon, en se rendant au Sénat, en a emporté un exemplaire, afin de reproduire exactement devant la Chambre haute les paroles prononcées devant la Chambre des députés.

Terrible Catastrophe.

Le public était à peine remis de l'émotion causée par l'incendie du théâtre de Brooklyn, dans lequel des centaines de personnes ont perdu la vie, que déjà une nouvelle hécatombe humaine venait plonger dans le deuil un grand nombre de familles. Cette fois-ci, c'est un de ces accidents de chemin de fer, pour lesquels l'Amérique semble avoir acquis une si triste réputation, qui vient d'avoir lieu sur la ligne du *Lake Shore R.R.* Le train de voyageurs composé de plusieurs wagons et de *Pullman's sleeping cars*, était parti d'Albany à 2 hrs. de l'après-midi comme d'habitude. Le temps était très mauvais, il neigeait abondamment, et la voie était obstruée de neige et de glaçons, le convoi marchait lentement traîné par deux locomotives. Arrivé près de Ashutaba, à l'endroit où se trouve un "creek" profond, que les trains traversent au moyen d'un pont en fer, la route paraissait plus libre aux mécaniciens, ils augmentèrent la vitesse du train qui, au moment de traverser le pont, était de 15 milles à l'heure. C'est ici qu'un horrible accident se produisit. Le pont céda sous le poids du train, qui à l'exception d'une des locomotives, fut précipité tout entier dans le creek, à une profondeur de 75 pieds. L'obscurité complète se joignait à l'horreur de la situation. Le feu se déclara presque immédiatement parmi les débris, et un grand nombre de personnes seulement blessées, mais impuissantes à se dégager furent noyées ou périrent dans les flammes. La plume est impuissante à décrire cette scène épouvantable. Cent voyageurs ont péri, et 95 autres sont blessés plus ou moins dangereusement; parmi ces derniers plusieurs amputations de membres ont dû être opérées. Cinq

—D'après un télégramme de San Francisco, on a reçu par voie de Tepic (Mexique) la nouvelle de l'embarquement de M. Lerdo de Tejada, l'ex-président, pour San Francisco.

—Mme la baronne Auguste de Stael vient de mourir à Genève. Elle était fille de M. Venet, syndic de Genève, et par son mariage, elle était devenue la belle-fille de la célèbre Mme de Staël, auteur de *Coen* et du livre de *Allémagne*; par conséquent, belle-sœur du feu duc de Broglie, ancien ministre de Louis Philippe, et tante de M. de Broglie et de Mme d'Haussonville.

—La ville de Pittsburg et la partie ouest de la Pennsylvanie ne sont pas disposées à acquiescer au transfert de la capitale de l'Etat de Harrisburg à Philadelphie. Dans le cas où ce projet recevrait son exécution, les Pennsylvaniens de l'ouest demanderaient la formation d'un nouvel Etat, la Pennsylvanie occidentale, qui comprendrait l'extrémité ouest de l'Etat d'Alleghany.

Le conseil municipal de Pittsburg a adopté une résolution dans ce sens, où il est déclaré que: "la Pennsylvanie n'est pas un faubourg de Philadelphie", on ne veut pas de cette ville pour capitale.

—Très drôle la lettre que M. Parodi vient d'adresser à un confrère qui avait dit que sa *Rome* venait d'être "chutée" à Rome et à Venise.

La voici:

Monseigneur le Rédacteur,

Je lis dans vos Nouvelles des Théâ-

tres:

tractées, et sur ses joues une rougeur fébrile venait de chasser la pâleur.

—M. de Villebrais! s'écria Belle-Rose en se soulevant.

—Le connaissez-vous? reprit l'inconnue.

—Un officier d'artillerie? ajouta le blessé.

—Précisément. Un officier d'artillerie que j'attendais au château; son meurtrier s'est enfui; mais je saurai bien l'atteindre où qu'il se cache.

—C'est donc à sa vie que vous en voulez, madame?

—Certes! après le crime, il faut le châtier.

« Rome vaincue, de Parodi, qui a été accueillie froidement à Rome et à Venise, vient d'obtenir un brillant succès à Milan. »

Froidement est un euphémisme que je ne puis accepter. La vérité vraie, c'est que le public de Venise et de Rome a sifflé, *Roma* vint dès le premier acte, et avec enthousiasme.

Veuillez agréer, Monsieur le rédacteur, avec tous mes remerciements, l'assurance de mes sentiments très distingués.

D. A. PARODI

Paris, 9 décembre 1876.

C'est le cas de dire: «Nul n'est prophète en son pays.»

—Le jeudi, 21 décembre courant, dit le *Courrier des Etats-Unis* à New York, Rhode Island, le mariage de M. Frédéric Auguste Bartholdi, le célèbre sculpteur français auquel nous devons la statue de Lafayette, et à qui nous devons bientôt la Liberté éclairant le Monde, avec Mlle Jeanne-Emilie Bheux de Puyseux, de Montréal. Mlle de Puyseux, aujourd'hui Mme Bartholdi, est-t-elle d'un artiste américain distingué, M. John La Farge, à la maison de campagne de qui le mariage a été célébré par le Rév. Charles T. Brooks, dérivant de mérite, depuis un quart de siècle pasteur de l'Unitarian Church de Newport. La cérémonie a été tout intime, et s'est passée dans le cercle de la famille. Ce mariage sera pour M. Bartholdi une nouvelle attache aux Etats-Unis, où il s'est déjà créé tant de relations sympathiques, et la colonie française se réjouira de le compter personnellement comme un des siens, de même qu'elle l'honorait déjà pour l'inspiration patriotique et pour le mérite supérieur de ses œuvres.

—Nous avons reçu le prospectus d'un nouveau journal publié en langue française à New-York, *L'Echo Belge*. Comme son titre l'indique, *L'Echo* sera l'organe des populations belges des Etats-Unis et s'occupera spécialement des affaires de Belgique. L'imprimeur-éditeur M. Adrien Harcq, a établi ses bureaux au No. 367 Broome St. New-York, et il sollicite respectueusement l'encouragement de ses compatriotes en Amérique. Succès et long vie au nouveau confrère.

Union générale.

DES Sociétés françaises de Secours Mutuels DES ETATS-UNIS.

Nous avons sous les yeux le rapport du Bureau Central, concernant la gestion des affaires de l'Union Générale pendant le deuxième semestre de l'année 1876. Nous y remarquons que le fonds Fédéral a diminué d'une cinquantaine de dollars, ce qui est attribuable aux versements des cotisations qui, d'après le règlement, doivent se faire tous les ans dans le courant du mois de Janvier.

Quoique le nombre des membres ait diminué, le fonds de l'Union Générale des Sociétés Françaises de Secours Mutuels aux Etats-Unis d'Amérique, est en résumé tout à fait satisfaisant, et nous sommes heureux de féliciter les membres composant le Bureau Central, du succès obtenu jusqu'à ce jour; succès qui, nous l'espérons, ne fera qu'augmenter.

Le jour de l'an.

Le jour de l'an cette année s'est passé à St Louis d'une manière beaucoup plus tranquille que d'habitude. Les rues étaient presque désertes de piétons, et les véhicules beaucoup moins nombreux que les années précédentes. Un fait important à noter était l'absence presque complète de boissons échantillonnées, dans les maisons où l'on recevait des visites. Les vins et liqueurs avaient fait place au café, et au chocolat. C'est là une bonne innovation que nous espérons, sera continuée dans le futur. Un autre progrès dont nous nous réjouissons, est l'absence presque totale cette année de pétards, fusées, coups

de pistolets et de fusils, et autres démonstrations bruyantes dont on croyait devoir fêter le début de la nouvelle année. Non-seulement un grand nombre d'accidents ont été par là évités, mais encore les gens nerveux surtout, se félicitent de la suppression de ce tapage qui faisait leur désespoir. Ce jour aurait eu toute l'apparence d'un dimanche, si ce n'était qu'un grand nombre de magasins étaient ouverts, et que beaucoup d'ouvriers travaillaient comme d'habitude. Voilà un bon exemple à suivre.

ST. LOUIS.

—Ne pas oublier la représentation du Cercle philharmonique français au théâtre de l'Apollo, dimanche prochain. On commence à 8 hrs. précises.

—Les vols à main armée sur les routes des environs de St. Louis, ont acquis depuis un an une célébrité extraordinaire. Nos lecteurs se rappellent, probablement encore, qu'en Juin dernier, un fermier nommé John C. Bruck, fut dévalisé et assassiné sur la route de St. Charles, et que jusqu'ici ce crime est resté impuni. Depuis lors, il ne s'est presque pas passé de jour, sans que la presse n'ait eu à enregistrer quelque cas de ce genre. Après chaque nouvel outrage, la police fait une enquête, les détectives prennent un air mystérieux, cliquent de l'œil et prétendent savoir d'où est parti le coup, mais au bout de quelques jours on annonce au public que l'enquête est restée infructueuse et que la sagacité des détectives cette fois encore, était en défaut. Il est cependant grand temps que cet état de choses ait une fin, car il est vraiment incroyable qu'une ville prétendant avoir 500,000 habitants, et se glorifiant d'une force de police de plus de 500, hommes soit ainsi à la merci de quelques brigands.

—Dans la nuit de vendredi à samedi dernier, toujours dans les environs de la route de St. Charles, huit ou dix fermiers qui s'en retournaient chez eux, ont été arrêtés et dévalisés. L'un d'eux n'ayant pas obéi à la sommation qui lui était faite d'arrêter son wagon et de donner son argent, a reçu une balle dans le dos, dont les conséquences seront mortelles.

La population des campagnes est tellement excitée contre les brigands, que si elle pouvait les capturer, ils seraient, probablement tous lynchés avant l'arrivée de la police.

—Les époux Fisher qui tiennent une «bar-room» au no 2019 de l'avenue Franklin, viennent de notifier la police d'avoir vu audacieux dans la nuit de samedi dernier, dans la nuit de samedi dernier, il paraîtrait, d'après la version de l'épouse Fisher, que cette dame était couchée, quand vers 11 h. deux individus pénétrèrent dans sa chambre, le revolver au poing, et sous menaces de mort, la sommèrent de leur délivrer son argent. Jugeant toute résistance inutile, sinon dangereuse, la dame Fisher s'exécuta, et leur indiqua un bureau dans le tiroir duquel était renfermé une portefeuille contenant 167 dollars. Après s'être emparés du «magot», ces audacieux voleurs, décampèrent. Le capitaine de police Huebler, chargé de faire l'enquête sur cette affaire, après avoir interrogé les voisins, examiné les lieux, et entendu les versions contradictoires des époux Fisher, a conclu que ce vol n'a jamais existé que dans l'imagination du cabaretier et de sa femme, qui prétendraient avoir été volés de cette somme dans un but quelconque.

—Ne pas oublier la représentation du Cercle philharmonique français au théâtre de l'Apollo, dimanche prochain. On commence à 8 hrs. précises.

—Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce qu'insère aujourd'hui dans nos colonnes M. Jean Duchêne. M. Duchêne vient de s'établir armurier-serrurier, et se charge de faire toutes les réparations d'armes à feu. Il fait aussi une spécialité de réparer les machines à coudre, le tout à des prix fort raisonnables.

—Mme Lang annonce aujourd'hui dans nos colonnes qu'elle a un choix des plus variés de costumes pour bals et mas-

rades, qu'elle louera aux personnes qui le désirent à des prix très modérés. Comme la saison des bals approche à grands pas, nous recommandons aux amateurs de danse de se souvenir de l'adresse de Mme Lang.

—Ne pas oublier la représentation du Cercle Philharmonique français au théâtre de l'Apollo, dimanche prochain. On commence à 8 hrs. précises.

—Le Maire Overstolz a reçu jeudi dernier une lettre de M. Jacques Heintz, tailleur à Paris, lui demandant l'adresse de Joseph Haesel.

—Nous apprenons avec plaisir que notre compatriote, M. Nicholas Schaeffer, a été nommé premier vice-président de la Chambre de Commerce de St. Louis.

—Depuis quelque temps, St. Louis est une vraie forêt de Bondy de l'ancien temps. On ne parle que d'attaques nocturnes et de vols à domicile. Malheureusement le nombre des agents de police n'est pas suffisant pour le service. On le comprend, on le sait, mais l'état des finances de la ville, ne permet pas d'augmenter le personnel de la police. La misère, conséquence de la crise que traverse le pays, explique en partie cette recrudescence des vols et des attentats de tous genres.

—Samuel Kaiser, propriétaire d'un magasin d'habillements d'occasion situé dans Locust street, vient d'être arrêté sous la double prévention d'avoir volontairement mis le feu à son établissement, et couronné ce bel exploit en faisant sous serment, un relevé faux des marchandises qui, d'après lui, se trouvaient dans le magasin à l'époque de l'incendie. Kaiser aura le temps d'imaginer de nouvelles spéculations au pénitencier.

—Les artistes français qui jouent depuis quelque temps à St. Louis continuent leurs représentations au *Winter Garden*, 4e rue. Mlle Louise Dorel et M. Mary sont deux artistes d'un mérite indiscutable, et nos compatriotes ne sauraient passer un plus agréable quart-d'heure qu'en allant les entendre et les applaudir. Il nous arrive assez rarement d'avoir des artistes français parmi nous, que nous devrions vraiment nous faire un plaisir de les encourager quand nous en avons l'occasion.

—Nous apprenons avec plaisir que le propriétaire du théâtre de l'Apollo a fait des réparations importantes à son établissement et que la salle a été complètement remise à neuf. On dansera, dimanche soir, après la représentation du Cercle Philharmonique, et nous prions nos lecteurs de ne pas oublier cette partie fort importante du programme. Faisons toute à l'Apollo, Compatriotes! et prouvons à nos amateurs que nous leur savons gré du trouble qu'ils se donnent pour amuser le public.

—Nous avons reçu de M. Willie H. Gray libraire, 306 et 308 Olive street, *Harper's Bazaar*, *Scribner's Monthly*, *Frank Leslie's Historical Register* et le dernier numéro du *Lake Side Library*.

Le *Bazaar* est essentiellement un journal de modes et de littérature et nos lecteurs feront bien d'en parcourir le dernier numéro qui ne peut manquer de les intéresser vivement. La revue mensuelle de Scribner tient le premier rang en Amérique parmi les publications littéraires et nous pouvons en dire autant du *Lake Side Library* qui publie cette semaine un fort joli roman de mœurs anglaises. Le *Historical Register* de Frank Leslie est une histoire illustrée de l'Exposition du Centenaire et nos lecteurs y trouveront une foule d'informations importantes.

—Une Famille Française désirerait obtenir la gestion d'une ferme. On connaît la taille des arbres fruitiers et les travaux de la ferme, et le jardinage en général. S'adresser chez Rivière et Moreau, 612 Spruce.

—A LOUER. Deux chambres et une cuisine au No. 807 Walnut st. S'adresser chez W. Surland, Sixième et Market.

—On demande Une Française demande une situation comme chambrière ou bonne d'enfant; s'adresser 1400 Olive. Bons Renseignements.

—JEAN DUCHENE Armurier & Serrurier 1121 Pine street. Réparation d'armes à feu de toutes sortes et de serrures. Spécialité de réparation de Machines à coudre à domicile. La clientèle française est respectueusement sollicitée. Prix modérés. Fait et repare toutes espèces de grilles de balcons, rampes etc. etc.

—XII LES REVES D'UN JOUR D'ETE Durant quelques jours, Belle Rose demeura couchée, en proie à une fièvre ardente; la force de sa constitution et la vigueur de sa volonté avaient pu, dans les premiers instants, dissimuler l'énergie du mal; mais il dut céder enfin à la violence de la réaction qui s'opérait en lui. Son corps et son esprit, également blessés étaient à bout de résistance et d'efforts. Bien souvent,

—La duchesse se leva. Belle-Rose voulut la saluer, mais l'effort qu'il venait de faire en se dressant avait épuisé ses forces; il chancela et s'appuya sur le dos d'un fauteuil pour ne pas tomber.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

Troisième Année 1877 Troisième Année

TROISIEME REPRESENTATION du CERCLE PHILHARMONIQUE FRANCAIS. THEATRE D'APOLLO. 4e RUE ET POPLAR. Dimanche 7 Janvier 1877

LE CODE DES FEMMES Comédie Vaudeville en un acte.

Bouffonnerie Musicale d'Offenbach Jean qui pleure et Jean qui rit.

La Leçon de Trompette Opérette de M. Lauranton. Après la représentation.

SOIREE DANSANTE On commencera à huit heures précises. Admission générale 50 cents. Enfants 25

Enfants au-dessous de 12 ans, gratis.

THE SUN. 1877. NEW YORK. 1877.

The different editions of THE SUN during the next year will be the same as during the year that has just passed. The daily edition will on week days be a sheet of four pages, and on Sundays a sheet of eight pages, or 56 broad columns; and the weekly edition will be a sheet of eight pages of the same dimensions and character that are already familiar to our readers.

THE SUN will continue to be the strenuous advocate of reform and reformation, and of the substitution of state-manship, wisdom and integrity for hollow pretence, imbecility and fraud in the administration of public affairs. It will contend for the government of the people by the people and for the people, as opposed to government by frauds in the ballot-box and in the counting of votes, enforced by military violence. It will endeavor to supply its readers with the most careful, complete, and trustworthy accounts of current events, and will employ for this purpose a numerous and carefully selected staff of reporters and correspondents. Its reports from Washington, especially, will be full, accurate, and fearless; and it will doubtless continue to deserve and enjoy the hatred of those who thrive by plundering the Treasury or by usurping what the law does not give them, while it will endeavor to merit the confidence of the public by defending the rights of the people against the encroachments of unjustified power.

The price of the daily SUN will be 50 cents a month or \$5.00 a year, post paid, or with the Sunday edition \$7.50 a year.

The "Sunday" edition alone, eight pages 12-20 a year, post paid.

The "Weekly Sun" eight pages of 56 broad columns, will be furnished during 1877 at the rate of \$1 a year, post paid.

The benefit of this large reduction from previous rates for the "Weekly" can be enjoyed by individual subscribers without the necessity of making up clubs. At the same time, if any of our friends choose to aid in extending our circulation, we shall be grateful to them, and every such person who sends us ten or more subscribers from one place will be entitled to one copy of the paper for himself without charge.

At one dollar a year, postage paid, the expenses of paper and printing are barely repaid; and, considering the size of the sheet and the quality of its contents, we are confident the people will consider "The Weekly Sun" the cheapest newspaper published in the world, and we trust also one of the very best.

Address, THE SUN, New York City, N. Y. 936.

On demande Une Française demande une situation comme chambrière ou bonne d'enfant; s'adresser 1400 Olive. Bons Renseignements.

—JEAN DUCHENE Armurier & Serrurier 1121 Pine street. Réparation d'armes à feu de toutes sortes et de serrures. Spécialité de réparation de Machines à coudre à domicile. La clientèle française est respectueusement sollicitée. Prix modérés. Fait et repare toutes espèces de grilles de balcons, rampes etc. etc.

—XII LES REVES D'UN JOUR D'ETE Durant quelques jours, Belle Rose demeura couchée, en proie à une fièvre ardente; la force de sa constitution et la vigueur de sa volonté avaient pu, dans les premiers instants, dissimuler l'énergie du mal; mais il dut céder enfin à la violence de la réaction qui s'opérait en lui. Son corps et son esprit, également blessés étaient à bout de résistance et d'efforts. Bien souvent,

—La duchesse se leva. Belle-Rose voulut la saluer, mais l'effort qu'il venait de faire en se dressant avait épuisé ses forces; il chancela et s'appuya sur le dos d'un fauteuil pour ne pas tomber.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

La duchesse s'était avancée vers la porte; en se retournant pour jeter un dernier regard à Belle-Rose, elle vit la pâleur livide étendue sur son front, qu'humectait un filet de sang. D'un geste hautain elle repoussa la camériste et s'élança vers lui.

—Je reste, dit la duchesse.

—M. de Villebrais se meurt, dit tout bas la camériste à sa maîtresse.

17e ANNIVERSAIRE

SOCIETE FRANCAISE D'AIDE-MUTUELLE DE ST. LOUIS.

GRAND BAL ANNUEL

Samedi, 10 Fevrier.

Market Street. Concert Hall Entre 2e & 3e.

JULES GLAENZER & CIE.

Marchands de vins, a Bordeaux.

Les différents vins de cette marque, tels que les vins de Bordeaux, Sauterne, Bourgogne et Champagne, ainsi que les cognacs sont tenus en dépôt à St. Louis, par leurs agents.

J. H. BURFEIND & Cie.

Importateurs et Commissionnaires en liqueurs.

114 Pine street.

Nous vendons nos vins et nos liqueurs à aussi bon marché, selon la qualité, qu'en aucun endroit des Etats Unis. On garantit la qualité des vins.—On délivre à domicile.

De 50 cents a \$10,000,00

L'acheteur peut choisir ses cadeaux de Noël et du jour de l'an parmi

L'IMMENSE ASSORTIMENT DE

MERMOD, JACCARD & CIE.

ANGLE 4E ET LOCUST, 0DD FELLOWS HALL.

comportant le choix le plus attrayant d'ETRENNES: MONTRES, DIAMANTS, PENDULES, BRONZES, VASES, BLONC, ARGENTÉRIE, BOITES A MUSIQUE, SERVICES DE TABLE etc. qui ait jamais été exposé à St. Louis, et qui est offert à des prix excessivement bas.

Demandez le catalogue illustre des prix et le pamphlet intitulé: Qu'achèterai-je pour un cadeau? et étudiez leur contenu.

THE HEALTH LIFT! A THOROUGH SYSTEM OF PHYSICAL CULTURE. IN TEN MINUTES ONCE A DAY, DOUBLES THE STRENGTH IN MONTHS. DOES NOT FATIGUE NOR EXHAUST. REFRESHES AND INVIGORATES. CURES CHRONIC DISEASES. SURE REMEDY FOR IRREGULARITIES. EQUALIZES THE CIRCULATION. INCREASES GENERAL VITALITY. RECOMMENDED BY PHYSICIANS. FULL PARTICULARS FREE BY MAIL. HEALTH LIFT CO. SINGER BUILDING, ST. LOUIS.

ELM STREET HOUSE.

PENSION FRANCAISE

C. BECKER Propriétaire.

(Successeur de Claude.)

COIN SUD-OUEST D'ELM ET MAIN ST. LOUIS, MO

Spécialité de Vins, Liqueurs et Cigars de toute espèce.

D. COGOT

MARCHAND DE JOUETS

OBJETS DE FANTAISIE.

No. 211 South 7th Street.

HUBERT PRIMM

PHARMACIEN FRANCAIS

Cor. 14th str. & Washington av.

Prescriptions et médicaments préparés selon le code français. Remèdes français de toutes sortes, consommables en main.

Justin G. McCLELLAN

AVOCAT.

VERIFICATEUR DE TITRES

No. 516, Pine street.

St. Louis, Mo.

Mme. BELIN

Sage-femme de 1re classe

de la Faculté de Paris; ancienne interne de l'Hôpital des Cliniques; diplômée le 13 Août 1872.

Traitement des maladies de femmes. Consultations de 10 à midi et de 3 à 4 hrs North East Cor 11th & Chestnut. St. Louis, Mo.

Justin G. McCLELLAN

AVOCAT.

VERIFICATEUR DE TITRES

No. 516, Pine street.

St. Louis, Mo.

JAMBONS de MACQUEEN

Mise en vente immédiate.

Entre Main et Second.

Ma marque est brûlée dans la peau du jambon.

On garantit chaque jambon.

Demandez les à votre épicer.

Mme. E. LANG

COSTUMIERE.

Tient un assortiment des plus complets de costumes nouveaux, et élégants, à l'usage des dames et messieurs, pour

Partis et bals Masques.

Prix raisonnables. On garantit satisfaction.

No. 202 5e rue Sud, coin de Elm str. St. Louis, Mo.

BERNHARD N. STERNBERG

ETABLI EN 1864.

Agent d'Immeubles

NOTAIRE PUBLIC ET PROCUREUR.

Verificateur de Titres et Agent de Placements.

On parle Allemand, Français et Italien.

No. 609 Chestnut street.

Charles Jeep

CHARPENTIER Entrepreneur

No. 218 Lombard St.

Entre 2e & 3e Rues. ST. LOUIS, MO.

Commandes remplies à bref délai.

Malles pour la France.

